

Préface

C'est une épreuve redoutable, que de présenter un ami. Lorsque tu m'as envoyé ta bibliographie, j'ai pris conscience, en outre, que les trois livres et les quelques articles que j'avais lus ne sont que des fragments qui jalonnent ton œuvre. Enfin, cette introduction m'a semblé d'autant plus délicate que, si nos chemins se sont croisés à diverses reprises, j'éprouve quelques difficultés à partager ta fascination pour les sciences cognitives... or c'est justement ce dont nous t'avons demandé de parler ici. Aussi, pour me tirer du mauvais pas dans lequel je me suis mis, je vais tâcher de m'en tenir à une présentation stroboscopique de ton itinéraire, et schématique à l'excès.

"La vie, as-tu écrit, est un jardin aux sentiers qui bifurquent" et, de fait, fidèle à la nouvelle de Borgès, ton parcours n'a cessé d'emprunter des chemins de traverse.

Entré à l'École Polytechnique "sans l'avoir choisi", au corps des Mines, pour avoir trop bien fait ce que l'on te demandait de faire, tu aurais partagé la piaule d'un ingénieur des Mines qui a lui-même partagé sa carrière entre l'atome et l'agronomie. Polytechnicien désenchanté par le monde qui séparait tes croyances positivistes et l'absurde réalité des tâches administratives qui t'attendaient, tu cherches une issue dans la formalisation économétrique. Mais, déçu par le formalisme de l'économie mathématique, te voici, selon ton expression "polytechnicien défroqué". Crise sceptique, ou relativiste, grâce à laquelle tu deviens un "intellectuel". Mais, dans la confusion des idéologies alternatives qui t'attirent, tu trouves une voie : Ivan Illich et la contre-productivité de la société industrielle. Tu mets alors ton savoir-faire d'ingénieur au service de la cause, et cela a donné quelques textes fort réjouissants. Ils prouvent, chiffres en main, que passés certains

seuils critiques, les institutions de notre société produisent le contraire de ce que nous attendons d'elles, et de ce pourquoi elles ont été mises en place. La médecine rend malade, l'école rend idiot, les transports immobilisent et la communication ne produit que mutisme et surdité. Santé, culture, savoir, liberté de mouvements et de paroles ne peuvent reposer que sur l'autonomie des individus ou de petits groupes sociaux. Certes, il faut des institutions hétéronomes, sinon les hommes ne pourraient vivre ensemble. Mais leur rôle doit se limiter à favoriser les conditions matérielles et symboliques de l'autonomie. Dans la société industrielle, ces institutions hétéronomes détruisent l'autonomie. Il faut alors, pour que tienne la société, mettre en place de nouvelles institutions qui, à leur tour, détruiront l'autonomie. Je paraphrase ce que nous aurions pu dire, il y a tant d'années déjà.

1976, à Cuervanica, au cours de la dernière des réunions mexicaines qu'organisait Illich, plus semblables à ces aimables compagnies dans lesquelles Montaigne aimait à débattre qu'à des colloques, des séminaires et des *workshops*, Jean-Pierre Dupuy rencontre Heinz Von Foerster, un des pionniers de la cybernétique. Celui-ci le convainc que, dans cet irrationnel apparent qu'est la contre-productivité de la société industrielle, il y a du rationnel. La passion formalisatrice du "polytechnicien défroqué" se réveille. Ayant lu, puis rencontré, sur les conseils de Von Foerster, Henri Atlan et Francisco Varela, Jean-Pierre se persuade que les théories de l'auto-organisation (ou de l'*autopoiesis*), qu'ils ont conçues pour modéliser l'organisation du vivant, ont une pertinence pour penser le social. C'est comme si la contre-productivité de la société industrielle avait attendu, pour être appréhendée, ces outils que l'on avait forgés pour les sciences naturelles.

Nouvelle bifurcation, nouvelle voie – provisoire – tracée. "Entre l'autonomie des gens et des petits groupes, que défend Illich, l'autonomie du social que Castoriadis pose comme l'exigence historique de notre temps, l'autonomie du seul

sujet social historique que Girard reconnaisse – la violence –, l'autonomie du vivant que cernent Atlan et Varela : n'y a-t-il pas des passerelles à établir, des chemins à frayer?"¹ . Jean-Pierre Dupuy va donc chercher le passage entre les théories de l'auto-organisation et les idéologies de l'autonomie. Peut-être est-ce celui que Michel Serres a indiqué, dans son *Passagè du Nord-Ouest* ?

En 1981, Jean-Pierre organise un colloque à Cerisy² : "*L'auto-organisation. De la physique au politique*". Ce fut un événement important de l'épistémologie contemporaine et l'on ne saurait trop inviter à en lire les actes. La même année, avec Jean-Marie Domenach et Paul Dumouchel, il crée le Centre de recherches sur l'épistémologie et l'autonomie, qu'il va diriger jusqu'à ces derniers mois. Retour à l'École Polytechnique, qui accueille le CREA. Le CREA, la création, l'ordre qui naît du désordre. La même année (peut-être un peu plus tôt, peut-être un peu plus tard), Michel Serres publie *Genèse*, où il dit comment l'harmonie naît du bruit.

Jusqu'en 1987, le CREA va poursuivre des recherches dans deux domaines que Jean-Pierre va s'efforcer, non sans mal, de mettre en synergie : les unes portent sur l'auto-organisation du vivant, les autres sur les conceptions de l'autonomie dans la philosophie sociale et politique. S'il participe aux deux programmes, cherchant toujours les passerelles (ou le passage), c'est lors d'un séminaire organisé par le second (sur "les modèles formels de la philosophie sociale et politique"), que Jean-Pierre découvre et étudie John Rawls. Un nouveau chemin de traverse s'ouvre à lui, qui le conduira à s'orienter sur la voie de la philosophie morale.

1 . J.P. Dupuy : *Ordres et désordres. Enquête sur un nouveau paradigme*, Seuil, 1982 ; p. 17.

2 . Il se poursuit en septembre à Stanford, où J.P. Dupuy enseigne la philosophie sociale et politique depuis 1984. J.P. Dupuy, P. Dumouchel (ed), *L'auto-organisation. De la physique au politique* (Actes du colloque de Cerisy), Seuil, 1983.

En 1987, pour des raisons parmi lesquelles je ne suis pas parvenu à démêler les nécessités des hasards, ni les opportunités des opportunismes, le CREA change de nom : voici le sigle rebaptisé en Centre de recherche en épistémologie appliquée. Il change aussi, du moins partiellement, de substance. C'est à la même époque que les travaux sur l'auto-organisation du CREA attirent des chercheurs – souvent formés dans des universités américaines – spécialisés en sciences cognitives. Ils y sont accueillis, au point que le CREA est aujourd'hui l'un des principaux centres de recherches cognitivistes (peut-être est-il même le principal) en France.

Tu te dis convaincu, Jean-Pierre, qu'il s'agit là d'une évolution logique, puisqu'après tout les théories de l'auto-organisation ne seraient qu'une région des sciences cognitives et qu'elles se sont développées de concert. C'est bien ce dont je doute. L'association du holisme méthodologique des premières et du réductionnisme ontologique des secondes est-elle simplement durable ? Comment, en outre, un philosophe dualiste comme toi, qui tient au monde des idées, peut-il adhérer au monisme cognitiviste, à son matérialisme radical ? C'est pourquoi je me demande si l'intérêt croissant que tu portes à la philosophie morale ne sera pas un attracteur qui t'éloignera des sciences cognitives, ou qui du moins rendra les passerelles plus difficiles à établir, plus rares donc et plus chancelantes. En d'autres termes, je me demande si tu n'es pas à une nouvelle croisée des chemins, si cette conférence s'intègre dans le bilan d'un compagnonnage déjà révolu, ou si elle est l'ébauche d'un programme nouveau.

Voilà pour ce que je sais de l'itinéraire. Mais que dire de Jean-Pierre Dupuy ? Quelles continuités établir du polytechnicien au spécialiste de philosophie morale, de l'économètre au philosophe impliqué dans le développement des sciences cognitives ? Il est possible d'en déceler trois : une ambition modulée par une inquiétude, une façon de faire et une manière d'être.

Pour l'ambition, je lui laisserai la parole. Dans une petite notice bibliographique qu'il m'a remise hier, Jean-Pierre l'expose explicitement. Sous les différents habits qu'il adopte, il *"s'efforce désespérément d'établir des ponts, ou du moins de jeter des passerelles, entre des types de pensée qui font tout pour s'éviter : la philosophie continentale et la philosophie analytique, la philosophie et les sciences de l'homme, les sciences sociales et les sciences cognitives"*. S'il poursuit, en écrivant que *"son engagement philosophique résolu devrait aider à faire oublier ses origines impures : ancien élève de l'École Polytechnique, ingénieur général des Mines (...)"*, ce n'est, à mon avis, que coquetterie bien compréhensible. Non seulement Jean-Pierre est resté, sinon fidèle du moins marqué par ses origines (d'où son intérêt pour la critique philosophique des fondements de la théorie du choix rationnel), mais tout impures qu'elles puissent paraître à ses yeux, elles l'ont bien aidé à construire les modèles formels de ses passerelles.

Voilà pour ce qui est de l'ambition ; pour l'inquiétude, je lui laisserai aussi la parole. Ce sont les dernières phrases de l'introduction à *Ordre et désordres*. *"L'époque est déjà lointaine, écrivait-il ainsi en 1981, où nous ne pouvions consacrer que nos moments perdus à des travaux qui sont à présent notre raison d'être. Le seuil critique illichien, au-delà duquel une institution devient le principal obstacle aux buts qu'elle est censée servir, est-il dépassé ?"* Combien, parmi nous, partagent cette crainte, ou celle proche qui nous prend lorsque, sachant que toute production (y compris celle des connaissances) subit la loi des rendements décroissants, nous nous apercevons que les travaux que nous avons accumulés nous placent en haut de courbe, là où la sigmoïde s'infléchit vers l'horizon ?

Une façon de faire ? Toutes les aventures intellectuelles dans lesquelles Jean-Pierre Dupuy s'est engagé sont faites de

rencontres : Illich, Girard (dont j'ai trop peu parlé), Von Foerster, Atlan, Varela, Rawls. Rencontres importantes par les traverses qu'elles lui ont fait prendre, dettes explicites d'une pensée qui s'est construite avec les autres (parfois aussi contre eux), dans une sorte de commerce incessant des idées.

Une manière d'être ? Une certaine permanence dans la diversité des engagements ? Qu'il ait été inspiré par Illich, Girard, Castoriadis, ou Rawls, qu'il se soit "coltiné" aux théories de l'auto-organisation, aux sciences cognitives ou aux théories du choix rationnel, j'ai toujours été frappé par la jubilation avec laquelle Jean-Pierre fait usage de sa raison. Enfin, si son parcours l'a conduit des Landes à l'École Polytechnique, de Paris au Mexique, du Mexique au Brésil, du Brésil à Stanford ou bien à Cerisy, Jean-Pierre est originaire de Geaune et y reste attaché. Geaune, la capitale du Tursan (il y a du Tursan blanc et du Tursan rouge, vins aimables et sans prétention), à soixante kilomètres de chez moi. Et c'est peut-être parce qu'il a cet esprit de terroir du Sud-Ouest (si manifeste dans sa cuisine), un esprit de terroir curieux et ouvert sur le monde – celui de la géographie et celui des idées – que son itinéraire peut paraître erratique à ceux qui, quand bien même auraient-ils passé leur vie dans la capitale et beaucoup voyagé, ne sont jamais sortis de leur trou.

Raphaël Larrère
Directeur de recherche INRA